

Les raisons de l'incroyance

Robert Bonneau
Licence de Lettres, Aix

Il existe en quelque sorte deux manières d'être athée. On peut considérer, par exemple, que l'être humain possède des moyens de connaissance extrêmement limités, que la vérité est une valeur relative et précaire vers laquelle on s'avance tout doucement, que chaque théorie explicative fait un pas de plus vers la vérité, et que, par conséquent, seule la science qui progresse par « approximations et ratures »¹ est digne de quelque valeur. Dès lors, toute métaphysique est vaine, et je ne dois comprendre en mes jugements que ce qui se présentera scientifiquement démontré. Je n'ai pas à nier Dieu : c'est une simple hypothèse, scientifiquement inutile d'ailleurs, en tous les cas que rien ne vient étayer. Je suis agnostique. Mais on peut aussi, non seulement ignorer Dieu, mais encore le rejeter par avance, lui « rendre son billet », le nier, pour des raisons morales. C'est au fond le véritable athéisme.

Ceci dit, on peut aborder ce problème également de deux manières : soit à partir de données objectives, les religions ; on se demandera alors si la vision du monde qu'elles apportent est cohérente et positive ; soit à partir de la réflexion philosophique. La plupart des livres² qui traitent de ce problème le faisant à partir des religions, je me contenterai dans ce court article de la démarche réflexive. Qu'il me suffise de dire qu'en étudiant d'un peu près les religions (notamment la plus puissante chez nous, la religion catholique), on a beau jeu de montrer les contradictions, les aberrations qui sont en elles, et le mal qu'elles ont engendré.

« Ce que le socialisme combat surtout dans le christianisme dogmatique et le spiritualisme officiel, c'est la force donnée par eux aux partis rétrogrades et conservateurs. Il n'a pas le loisir de démêler dans le christianisme ce qui est principe de tyrannie et de mort, ce qui est principe de liberté et de vie. Le christianisme dans la société actuelle n'est qu'une organisation théocratique au service de l'injustice sociale, et il s'agit avant tout de le renverser. Les hommes n'ont pas besoin de la charité qui est une forme de l'oppression ; ils ont besoin de la justice. Et ceux qui, au nom du Christ, leur prêchent la résignation à l'injustice, sont leurs ennemis les plus hypocrites, et par là même les plus détestés... Le nom de Dieu a été si souvent, depuis des siècles, prostitué au service de l'injustice, que l'on comprend très bien que les hommes, quand ils se révoltent enfin contre l'injustice, veulent abolir même le nom de Dieu. Proudhon disait : « Depuis 3000 ans, quand un homme me parle de Dieu, c'est qu'il en veut à ma liberté ou à ma bourse »... Oui, je comprends tout cela, et s'il fallait opter, c'est pour les ouvriers socialistes que j'opterais. Car je suis sûr, au fond des revendications d'absolue justice, même quand elles se croient matérialistes et athées, de retrouver Dieu, tandis que les affirmations verbales et égoïstes de Dieu et de l'âme prodiguées par les conservateurs hypocrites, il n'y ni la justice, ni Dieu. » (Jaurès).

Si l'on considère philosophiquement le problème, ce qui nous frappe tout d'abord, c'est le cercle vicieux dans lequel baignent la plupart des religions. En effet, rien ne nous montre que Dieu est, cependant Il se montre, comme par transparence. Dieu joue à « cligne-musette »³ : ses manifestations (révélation, apparitions, miracles, arguments rationnels)

¹ La formule est de Cavaillès.

² Par exemple, le livre de Lorulot : *Pourquoi je suis athée*.

³ « Cligne-musette » : Dieu fait : « toutou le voilà », expressions de Cyrano de Bergerac, le vrai, dans son livre *Les Empires de la lune et du soleil*.

entretiennent ma foi, la fortifient, mais c'est la foi qui me permet de considérer ces manifestations comme venant de Dieu. La boucle est complète et l'on ne peut en sortir.

Ce qui est étonnant quand on discute avec un croyant, c'est qu'au lieu de se taire, ou de refuser de discuter rationnellement, il vous apporte le plus souvent des arguments, comme s'il voulait vous montrer, ou vous démontrer que Dieu est. En fait, le croyant alimente inconsciemment sa foi par de pseudo-arguments dans le genre de : « Il faut bien que quelqu'un ait créé la vie, le monde, ce monde si complexe et merveilleux ».

C'est pourquoi je reprends très brièvement les principaux arguments :

1. *Argument théologique* : part d'une expérience déterminée et remonte à une intelligence ordonnatrice (Fabre admirant l'intelligence des abeilles : « Le Divin compas qui a tout mesuré ») ; l'univers apparaît comme une totalité organisée, il doit donc être la création d'un agent dont la puissance soit proportionnelle à l'ampleur de son effet, agent qui ne peut être que Dieu.
2. *Argument cosmologique ou « a contingentia mundi »* : on régresse de cause en cause jusqu'à une première cause ; le monde existe, Dieu est sa première cause. Aucun événement naturel n'est nécessaire en lui-même ; rien n'existerait donc, s'il n'y avait un principe de nécessité absolue. Or, un être nécessaire réel ; donc Dieu est.
3. *Argument ontologique qui remonte à saint Anselme (X^{ème} siècle)* : j'ai l'idée de Dieu, et dans cette idée je pense nécessairement la totalité des perfections. Or, un être qui posséderait toutes les perfections moins l'existence serait moins parfait qu'un être qui posséderait toutes les perfections y compris l'existence ; donc, ayant l'idée de Dieu, je trouve l'existence comme composant de cette idée.

Critique :

1. *Argument ontologique* : l'existence n'est pas un attribut logique, c'est seulement l'affirmation qu'une chose peut devenir pour moi objet d'expérience, donc revêtir un certain nombre de déterminations dans l'espace et le temps. L'idée ne désigne que le pur possible : on ne peut passer de l'essence à l'existence. (Il n'y a rien de plus dans le concept « billet de 100 N. Fr. » qu'il soit réel ou imaginaire).
2. *Argument cosmologique* :
 - a. Apporte à l'esprit un faux contentement de soi-même : ou bien la causalité est une exigence absolue et Dieu doit avoir une cause, ou la causalité n'est pas une exigence universelle, et alors pourquoi le monde ne serait-il pas sans cause ?
 - b. Cet argument supposerait qu'à partir d'une existence contingente, on peut établir quelque chose de nécessaire, ce qui est contradictoire.
 - c. Enfin, l'argument cosmologique suppose l'argument ontologique, c'est-à-dire l'idée qu'un être nécessaire est par là même réel, et qu'il possède toutes les perfections.
3. *Argument théologique* : ne prouve pas qu'il y ait un créateur du monde, mais seulement un ordonnateur (Dieu architecte) ; il nous faut donc remonter à la cause de son existence, ce qui nous ramène à l'argument cosmologique. Enfin, après avoir trouvé cette cause, il faut revenir à l'argument ontologique pour établir sa perfection.

La conclusion tirée par Kant de cette triple critique, c'est qu'il n'y a aucune solution théorique au problème envisagé. D'autant plus que, même si l'on est parfaitement conscient qu'aucun argument rationnel ne nous montre Dieu, il faut encore se méfier de l'idée que l'on

s'en fait, sous peine de tomber dans d'inextricables contradictions. Dieu, tel que le définit l'Eglise catholique, notamment est contradictoire. En effet :

a. Comment admettre logiquement qu'un Dieu parfaitement bon ait pu créer le mal ?

Primo, on peut se demander comment un être parfait, se suffisant à lui-même, a pu créer quelque chose. Secundo, il est contradictoire qu'une nature homogène, parfaitement bonne, ait pu engendrer le mal. Tertio, noter la réponse sophistique des croyants qui vous disent : « Ce n'est pas Dieu qui engendre le mal, c'est l'homme, et si Dieu a permis au mal d'être, c'est afin que l'homme use de sa liberté, sans cela il n'aurait aucun mérite à faire le bien. » Il y aurait bien des choses à répondre, mais il est par trop évident que pour l'homme puisse choisir entre le bien et le mal, il fallait que Dieu ait créé le principe du mal. Le Dieu chrétien en tant que source du bien constitue indirectement la source de la source universelle du mal. Cette contradiction n'est pas non plus écartée par la doctrine de la rédemption : de toute façon tout le monde n'en bénéficie pas ; Dieu, en tant qu'être omniscient, sait, lorsqu'il crée l'homme, que celui-ci sera damné.

b. Comment concilier la toute-puissance de Dieu et la liberté humaine ?

(Bien entendu, il faudrait commencer par montrer, ce que ne fait aucune religion, que l'homme est libre, car on peut fort raisonnablement penser avec Spinoza que « les hommes se croient libres pour cette seule raison qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorants des causes par lesquelles ils sont déterminés »). Si Dieu sait tout, « on ne peut en douter sans folie », Il prévoit de façon absolue (ou « voit » si l'on me dit qu'Il est intemporel) ce que je ferai, par exemple, à l'instant, dès lors je ne suis pas libre de faire à l'instant autre chose que ce que Dieu prévoit que je ferai ; il en va de même, bien entendu, pour tout instant.

On est donc amené à repousser toute définition de Dieu, toute discussion rationnelle, on doit croire en Dieu, mais il faut renoncer à le comprendre, à l'expliquer. « Si quelqu'un, dit le Concile du Vatican, prétend que la Révélation divine ne contient pas de mystères proprement dits, mais qu'une raison cultivée peut les comprendre et les démontrer : QU'IL SOIT ANATHEME. » Après tout, écrit l'abbé Michel⁴, qui cite ce passage, je ne m'en étonne pas. « Plus nos mystères sont incompréhensibles, plus ils sont croyables. Une vérité que je comprendrais contiendrait-elle l'infini ? C'est en ce sens qu'il est vrai de dire avec Tertullien : « Moins je comprends, plus je crois aisément, quand il s'agit de Dieu. » « CREDO QUIA ABSURDUM. Je veux bien ; mais dès lors, le mot Dieu est sans consistance, c'est « un babu », un appel vers l'idéal.

« Tu leur diras seulement que je suis l'Idée...

- Oui, l'Idée, « to eidos », dit Platon avec le plus doux accent de l'Hymette ; et quelques abeilles se mirent à voler.
- Non, l'Idée, « die Idee », dit Hegel sur un timbre fortement germanique ; et les abeilles disparurent.
- Non, l'Acte pur, dit Aristote.
- Non, le Verbe, dit saint Augustin.
- Non, le Cogito, dit Descartes : car mon Cogito porte le monde, Dieu compris.
- Non, le Je Transcendantal, dit Kant ; mais avec un peu plus de consistance que je n'ai cru devoir lui en donner jadis.
- Non, l'Idéal, tout simplement, dit un pauvre bougre.

⁴ Abbé Michel, *Conférences apologétiques*, p. 106.

- Non, la Sainte Trinité, dit un pigeon blanc, son livre de catéchisme sous le bras.
- Non, MOI, MOI, dit une voix venue du fond des siècles, et tellement grave qu'elle était à la limite des infrasons... et c'était Dieu le Père.
- Vos gueules, fantômes ; cria l'apprenti à toute cette sarabande. Retournez dans vos cercueils⁵.
- Laisse, dit doucement Hypathie⁶ ; ils ont tous bégayé quelque chose de moi⁷, de moi l'Innommable, l'Anonyme aux centaines de milliers de noms... Tu leur diras que je suis l'Idée...
- « Babu », « babu », « babu », scandait Carnap⁸ en valsant dans l'air sur un rythme viennois.
- « Fange d'Âme », « Fange d'Âme », « Fange d'Âme »⁹, ricanait le masque ridé de Valéry sautillant en tous sens dans l'herbe¹⁰. »

On peut considérer la position agnostique, en tant qu'elle n'accepte par les « Choses Vagues », comme tout à fait estimable. Elle se concilie toutefois avec ce qu'a de positif la vision chrétienne du monde, c'est-à-dire ce qu'elle réalise. Ce qui reste valable chez ceux qui croient, ce n'est ni la théologie, ni les spéculations philosophiques, c'est le principe de vie, de générosité, d'ouverture. Dès lors, on peut penser qu'il existe deux visions du monde, également valables, deux sortes d'âmes. L'une métaphysique, avec l'aperception de valeurs universelles dans le sein de Dieu. L'autre sans Dieu, car poser Dieu, c'est nier l'homme, parce que c'est objectiver par avance les valeurs que l'homme doit se contenter de réaliser ; or l'humanité, par son activité matérielle, a la possibilité de transcender dans l'infinité de l'histoire les valeurs établies et de promouvoir une adéquation réelle et non idéale de l'être et de la valeur ; c'est la négation sociale de l'homme qui est la source profonde de son aliénation en Dieu. Toutefois, ces deux âmes se rejoignent dans l'action. En ce sens, je ne les hiérarchise pas. Le père Carré parlant de l'athée honnête, charitable, etc., disait l'autre jour : « Il lui manque la religion, il lui manque Dieu, il lui manque beaucoup. » Et moi je réponds avec un père dominicain de mes amis : « Il ne lui manque rien. »

⁵ « Vos cercueils » : « N'entendez-vous pas déjà le bruit des fossoyeurs qui portent Dieu en terre ? » (Nietzsche, *Le Gai Savoir*)

⁶ Mathématicienne et philosophe grecque d'Alexandrie (370-415 après JC), commentatrice de Platon, d'Aristote ; célèbre par son savoir, son intelligence, son éloquence et sa beauté ; le patriarche saint Cyrille aurait favorisé son assassinat. Cf. le poème « Hypathie » de Leconte de Lisle (*Poèmes antiques*). Hypathie devient pour l'apprenti l'image de l'Être, c'est-à-dire l'origine d'où émanent les Valeurs, c'est-à-dire Dieu.

⁷ « Ils ont tous bégayé quelque chose de moi » : on peut dire que tous les philosophes ne font que tenter d'exprimer, chacun à sa manière, une « intuition unique et simple », celle de l'adéquation de l'être et de la valeur, $E = V$, celle de Dieu, que l'apprenti symbolise par l'image d'Hypathie.

⁸ « Babu » : mot imaginé par Carnap, logicien du « Cercle de Vienne » pour montrer à quels pseudo-problèmes peut donner lieu un pseudo-concept, c'est-à-dire un mot auquel ne correspond aucune signification ou, ce qui revient au même, un mot tel que nous ne possédons aucun critère permettant de déterminer si un objet ou un phénomène appartiennent ou non à l'ensemble que ce mot est censé désigner. Cf. *La Science et la métaphysique devant l'analyse logique du langage*, Hermann, 1934, p. 15.

⁹ « J'ai laissé de côté le démon des Choses Vagues, maître des êtres tendres, des molles mélancolies... Fange d'Âme est mon nom. » (Valéry, *Mauvaises pensées et autres*, « Démonologie »).

¹⁰ Tout ce passage est tiré de Bergers, cours de M. Henri Passeron, professeur de première supérieure au lycée de Nice. Naturellement, Henri Passeron et l'apprenti ne font qu'un seul et même personnage.

Réponse à Monsieur Bonneau

Olivier Clément

J'ai beau relire ces pages, je ne me sens pas concerné. Le Dieu qu'elles contestent n'est pas mon Dieu. Le Christ mon Sauveur n'y est pas nommé une seule fois. Or le christianisme – quand il n'est pas une habitude familiale ou sociale mais un engagement lucide – c'est d'abord, c'est avant tout une *rencontre personnelle* : celle de Jésus qui ne dit pas : « Je vous montre la voie », « je vous enseigne la vérité », « je vous donne la vie », mais « Je suis la voie, la vérité et la vie ». « Personne n'a parlé comme cet homme » disait l'officier envoyé pour l'arrêter. Et c'est vrai : vous pouvez croire qu'il est fou – moi je crois qu'Il est le Fils de Dieu – parce qu'Il le dit, et parce que je l'aime. Croire, c'est donc *adhérer à une présence personnelle*, celle qui remplit l'Evangile et le transforme vraiment en « Bonne nouvelle », celle qui remplit l'église chaque dimanche lorsque nous partageons le « Pain de vie », celle qui remplit le monde d'une aube de résurrection, celle qui remplit le visage le plus hostile d'une fraternelle présence. Et l'amour ne se démontre pas. Même le *credo quia absurdum* de Tertullien m'est étranger : on n'aime pas *parce que*, le parce que serait un défi à toute raison. On aime quelqu'un, tout simplement. Comme l'écrivait saint Augustin : « Donnez-moi quelqu'un qui aime et il sentira ce que je veux dire ».

Et cette foi, cet amour, ne sont pas seulement affectifs. Si le « saut de la foi », comme dit Kierkegaard, est une adhésion de tout mon être à Jésus, à sa parole, à son Eglise, cette adhésion réordonne tout mon être, mon existence se déroule désormais « en Christ », une force et une lumière me pénètrent qui pénètrent aussi ma raison. De cela, me semble-t-il, on ne peut parler qu'en termes d'évidence : « Viens et vois. » Si j'adhère à Jésus, si je me nourris de sa présence, si je laisse l'Esprit « donateur de vie » me transfigurer en secret, alors, de plus en plus, je *sais* et je *vois* : par une certitude intérieure, par une évidence de tout l'être qui sont inséparables d'une transformation existentielle.

Ainsi, à quoi bon discuter : « Viens et vois. » La philosophie des chenilles ne vaut pas une seule métamorphose.

On pourrait en rester là. Il vaut cependant d'examiner plus à loisir ces pages au cas où elles risqueraient de « scandaliser un de ces petits » – de s'interposer entre lui et le Christ.

1. « Seule la science... est digne de quelque valeur »

C'est oublier que la vérité de la Révélation – le Christ toujours vivant – nous rencontre non pas au niveau de la requête scientifique, mais au niveau de l'existence personnelle.

Si je veux connaître quelqu'un, j'aurai beau accumuler sur lui les renseignements les plus détaillés, les plus scientifiques, c'est seulement par l'amour que je pourrai pressentir qu'il existe aussi réellement, aussi intérieurement que moi-même, mais d'une existence unique, incomparable, qui dépasse tous les concepts. Tel est le domaine de la foi. Et ce domaine, celui de la rencontre, de l'amour, de la personne, transcende irréductiblement toute science...

2. « En étudiant d'un peu près les religions »

On ne peut croire, à lire ce qui suit, que M. Bonneau ait entrepris cette étude avec quelque sérieux. Il nous renvoie à Jaurès, qui écrivait avant 1914 : c'est dire qu'il semble ignorer l'énorme effort de défrichement opéré depuis en histoire des religions. Et cet effort, quand il est mené sans préjugé, d'une manière honnêtement phénoménologique, cerne

l'irréductibilité de l'expérience mystique, d'une connaissance supra-rationnelle inséparable de l'ascèse, d'une action, enfin, parfois « scientifiquement » observée, de l'invisible sur le visible. C'est sur ce plan que se posent aujourd'hui, pour un chrétien, les vrais problèmes : que signifie l'expérience des autres religions, comment hiérarchiser l'expérience du divin que réalise l'Orient non chrétien avec la révélation biblique du Dieu personnel ? De toutes manières, nous savons aujourd'hui – scientifiquement – qu'« il y a plus de choses sous le soleil » que ne l'imaginaient les athées de 1900.

3. Quant au texte même de Jaurès, voici ce qu'on pourrait faire remarquer :

- Les chrétiens les plus lucides sont les premiers à regretter les compromissions du christianisme historique. Durant ce qu'on appelle souvent (en réalité il faudrait nuancer) l'« ère » constantinienne », la plupart des chrétiens l'ont été par conformisme social, non par libre engagement. Rien d'étonnant qu'ils aient utilisé ce christianisme « de chrétienté » au profit de leurs passions. En fait, étaient-ils chrétiens ? Cependant le témoignage d'un christianisme authentique n'a jamais manqué. Il y a toujours eu des chrétiens dont la présence a été, dans l'histoire même, une bénédiction, une immense force créatrice de sainteté, de justice, de beauté, de paix. Toute l'histoire culturelle de l'Europe puise dans la prière et la ferveur chrétienne sa fécondité. Enlevez le christianisme et vous n'avez plus ni Chartres, ni Michel-Ange, ni Bach, ni Dostoïevski... ni Jaurès. Car la nostalgie moderne de liberté et de justice est elle aussi d'origine évangélique ; qu'elle soit heurtée aux préventions romaines met en question certains aspects du christianisme *romain* plus que le christianisme lui-même.

- L'histoire du XX^{ème} siècle n'a guère confirmé les affirmations de Jaurès : le marxisme, appliqué en Russie, a provoqué beaucoup de mal et ne s'est pas révélé libérateur. Si le christianisme « constantinien » – celui des bien-pensants – subsiste en partie, les catholiques français les plus authentiques se sont désolidarisés du « désordre établi ». Les chrétiens de toutes confessions, au-delà du rideau de fer, ont trouvé la voie d'un témoignage nu, par la prière et par l'amour, dans un monde qui les méprise, dans une société où les « bien-pensants » sont athées.

- Si tout homme qui lutte pour la justice – une justice concrète, qui ne soit pas « verbale » ou « égoïste » – s'insère, sans le savoir, dans le Christ « homme maximum », il n'en reste pas moins qu'une différence fondamentale subsiste entre le christianisme et les différentes formes d'idolâtrie du progrès. Ceux qui croient au progrès (par la révolution ou l'évolution) espèrent établir le royaume de l'homme, le royaume de la « justice absolue » sur la terre : les chrétiens savent que la condition de l'homme restera tragique, et que le combat contre le mal ne cessera jamais – jusqu'à la deuxième venue du Seigneur qu'ils doivent du reste préparer et *hâter*. C'est pourquoi leur attitude politique est plus modeste. Et peut-être plus efficace, car ceux qui attendent le bien total d'une réalité partielle (la société, la politique, « l'activité matérielle de l'homme ») versent facilement dans le totalitaire.

4. « Dieu joue à cligne-musette »...

C'est vrai, et nous Lui en sommes reconnaissants. D'abord parce qu'il respecte notre liberté : s'il se manifestait à nous d'une manière fracassante et irrésistible (c'est au fond ce que les Juifs attendaient au temps de Jésus : un Messie de toute évidence vainqueur et glorieux), nous irions vers lui comme des esclaves, comme des animaux fascinés. Mais il y a plus : si Dieu, qui est « un feu dévorant », se révélait entièrement à des hommes non sanctifiés, ce feu bienheureux serait pour eux celui de l'enfer. Les Pères grecs parlent

beaucoup de « pédagogie » divine : Dieu a créé l'homme pour le déifier, pour le faire participer à sa plénitude. Mais l'homme doit se préparer à cette union, la vie terrestre lui est donnée comme un temps d'épreuve pour faire l'apprentissage de la vie divine. Et l'on peut dire la même chose de l'histoire dans sa totalité.

5. « C'est la foi qui me permet de considérer ces manifestations comme venant de Dieu. La boucle est complète... »

C'est le refus de la foi qui vous permet de considérer ces manifestations comme ne venant pas de Dieu. Une attitude honnêtement agnostique vous obligera à constater l'insolite, l'irrationnel. Des centaines de miliciens soviétiques ont constaté, dans la Russie des années 1920, la rénovation des icônes. Ils concluaient toujours leurs rapports : « Cause atmosphérique inconnue. » C'était leur affaire.

Mais les paroles de l'Evangile et le témoignage des Transfigurés s'adressent à toi sans ambiguïté. A toi de choisir ta « boucle » – tu ne peux pas échapper au choix.

6. « Le croyant au lieu de se taire »

Il n'a pas à se taire, mais à annoncer la Bonne Nouvelle : un fait historique, une présence personnelle. Sûrement il doit d'abord la vivre et la rayonner en silence. Jusqu'à ce que l'autre lui pose la question – serait-ce par blasphème. Mais en tout cas, il sait de quoi il doit parler ou plutôt de Qui...

Ce qui m'étonne, au contraire, c'est que le langage existe encore pour les athées (du reste il se décompose de plus en plus dans leur univers). Si Dieu n'existe pas, si tout doit, tôt ou tard, s'engloutir dans le néant, – s'il n'y a pas de *sens* –, comment quoi que ce soit peut-il être intelligible ? Comment la communication est-elle possible ? L'agnosticisme intégral aboutit au silence. C'est du reste dans le silence, et non dans le bavardage où il s'étourdit, c'est en se taisant devant la certitude sans recours de la mort et du néant, que l'agnostique sincère reçoit parfois une réponse.

L'athéisme qui ne se paie pas de mots – et c'est le cas de l'athéisme contemporain – aboutit à l'absurde et à la nausée. Bien sûr, on peut se rassurer en évoquant, « dans l'infinité de l'histoire », « une adéquation réelle de l'être et de la valeur ». Mais on finit toujours par découvrir que l'on doit mourir, que tout doit mourir. Alors que signifie l'être, et que signifie la valeur ?

7. Les preuves de l'existence de Dieu : *on s'en f...*

Seul un christianisme dégénéré, raisonnant non à la façon des apôtres mais à la façon d'Aristote, a pu s'imaginer prouver Dieu avec ce genre d'arguments. Ni les orthodoxes, ni les protestants ne s'intéressent à ces jeux. Et les catholiques, avec le renouveau biblique, s'y livrent de moins en moins. On ne prouve pas Dieu avec la raison humaine, au reste déchue et asservie par les « éléments de ce monde ». Mais le Christ vient à nous *dans l'histoire*, dans l'angoisse de notre finitude, *il vient à notre rencontre*, il nous offre sa vie même ; et si nous acceptons cette vie, alors elle illumine d'évidence notre raison. Les Pères grecs disaient que les images et les idées que nous nous faisons de Dieu sont autant d'idoles ; c'est pourquoi le petit ballet (pseudo-) métaphysique que notre auteur met en scène ne nous gêne aucunement. Il nous amuserait peut-être, s'il n'était émaillé de blasphèmes qui mettent la Révélation sur le même plan que la spéculation (c'est du reste la faute d'un certain christianisme, qui a préféré l'abstraction à l'expérience).

Toutefois, semblable jeu de massacre n'est peut-être qu'une facilité pour adolescents.

La haute pensée philosophique, comme les « preuves de l'existence de Dieu », ne sont certainement pas des démonstrations valables ; mais si on sait les lire avec un peu de respect et non en ricanant, on découvre en elles des « monstrations » où s'exprime, s'il s'agit des philosophes, l'étonnement et l'angoisse de l'existence, et peut-être, s'il s'agit des théologiens, le mystère de la vraie foi. Que les anciens grecs, par exemple, se soient émerveillés de l'ordre et de la beauté de l'univers, est-il tellement ridicule ? Les plus grands savants d'aujourd'hui ne s'étonnent-ils pas devant le fait même d'une certaine intelligibilité du monde, devant le fait même que la science est possible ? Faire rire à si bon compte de toute la haute pensée européenne me paraît bien superficiel : ne serait-ce pas le rire hâtif de celui qui n'a pas tenté vraiment de *comprendre*, et, pêle-mêle, rejette, dans un même ricanement, la contemplation, l'inquiétude, la poésie, la sainteté ? On ne peut – c'est une question de méthode, me semble-t-il – aborder l'histoire des idées, l'histoire des religions, sans un minimum de respect. Le respect des hommes, si nombreux, que ces idées, ces certitudes, ont aidé à vivre et à mourir.

8. « Comment admettre logiquement qu'un Dieu parfaitement bon ait pu créer le mal ? »

Dieu n'a créé ni le mal, ni la mort : c'est pour nous, orthodoxes, une certitude de foi. Mais il a créé d'autres sujets que Lui, des êtres personnels, c'est-à-dire libres. Cette création – chef d'œuvre de sa toute-puissance – est aussi, paradoxalement, une *limitation* de celle-ci. Ce qui est inscrit dans la création de l'homme (et des anges), c'est un *risque* divin, c'est une « kénose » (une humiliation) de notre Dieu. Car on ne peut contraindre l'amour. Devant l'homme, disait Berdiaev, Dieu n'est pas plus puissant qu'un agent de police : voilà ce que le christianisme occidental n'a jamais osé affirmer – peut-être parce qu'il a pensé l'homme et Dieu en termes d'opposition. Dieu n'a pas placé l'homme « entre le bien et le mal » car, dans la perspective chrétienne, le mal n'est pas une substance mais la tragédie d'une liberté personnelle. Le choix d'Adam n'était pas entre le bien et le mal mais entre Dieu et lui-même : il est devenu « idole de soi-même » – « auto-idolâtre » disent les Pères. De là proviennent la mort et ce que nous appelons le mal. Quant à la rédemption, elle est offerte à tous. Dieu « sera tout en tous ». Il ne peut donner que sa lumière et son amour. Mais celui qui serait plongé dans cette plénitude foudroyante alors qu'il l'aurait refusée, alors qu'il serait resté auto-idolâtre (même, et surtout, en faisant le bien !) – celui qui serait contraint d'être avec Dieu et en Dieu alors qu'il ne l'aimerait pas – peut-être le feu de l'amour divin le brûlerait-il au lieu de le restaurer dans la joie... Mais les grands spirituels orthodoxes insistent sur la « consubstantialité » de tous les hommes, entre eux et avec le Christ, et prient pour que tous soient sauvés.

9. Quant à écrire que Dieu est un être « omniscient », qui sait tout d'avance, etc., c'est tomber dans une conception spatiale du temps et de l'éternité que nous ne pouvons accepter. Le Dieu vivant, le Dieu de la Bible, est un Dieu « pathétique » *qui s'engage réellement dans l'histoire*, qui attend, qui implore, qui souffre des refus et des infidélités de l'homme. Notre Dieu n'est pas le Dieu de Spinoza qui, du haut d'une éternité surplombante, verrait je ne sais quelle temporalité figée d'avance. La notion chrétienne du temps est inséparable de celle de la personne et de l'amour. Notre Dieu est Celui qui lutte avec Jacob, qui meurt sur la croix, qui mendie à la porte de notre cœur, préparant inlassablement les instants de la rencontre, mais attendant douloureusement – « Je suis à la porte et je frappe » – la libre réponse de l'homme.

10. « Comment concilier la toute-puissance de Dieu et la liberté humaine ? » Il n'y a pas d'autre réponse que la Croix.

Les raisons de mon athéisme (suite)

Robert Bonneau

On peut aller plus loin, beaucoup plus loin. Il est des expériences qui nous permettent de rejeter Dieu, de le nier : c'est le véritable athéisme. Je veux parler de la souffrance comme mal absolu : celle des enfants par exemple.

« Elle devrait suffire à confondre les avocats de Dieu. » Or, c'est à peine s'ils en tiennent compte. Saint Augustin fait presque exception : « Dieu est bon, Dieu est juste, Dieu est tout-puissant, nous n'en pouvons sans folie, mais qu'on nous dise alors pour quel juste motif les enfants sont condamnés à souffrir tant de maux ».

On appelle mal absolu « celui qu'une sagesse ne peut permettre ou désirer ni comme fin ni comme moyen ».

Toutes les douleurs d'enfants ne sont pas, bien entendu, des maux absous. Il ne faut pas mettre sur le même plan celles qui accompagnent une correction méritée, et dont l'enfant peut voir clairement le sens, et, par exemple, celles dont l'Allemagne d'Hitler accabla des dizaines de milliers d'enfants. Considérons les enfants du ghetto de Varsovie : « d'innombrables enfants, dont les parents ont péri, restent assis demi-nus dans les rues. Leurs pauvres petits corps sont d'une maigreur effroyable, on voit les os sous leur peau jaune qui a l'aspect du parchemin. C'est le premier stade du scorbut ; à la fin, ces mêmes petits corps sont tout boursouflés et couverts d'ulcères. Quelques uns de ces enfants n'ont plus de doigts de pieds, ils se traînent sur le sol en gémissant. Ils n'ont plus rien d'humain et ressemblent plus à des singes qu'à des enfants. Ils ne demandent plus de pain, mais la mort. »¹¹ Bien entendu, on se doit de le lire le très remarquable chapitre « Bunt » des *Frères Karamazov*.

Si l'on s'en tient aux enfants, c'est peut-être pour être plus clair, comme le dit Dostoïevski, mais aussi parce que l'adulte peut adopter en face de la douleur une attitude qui lui confère un sens. Mais l'enfant souffre pour rien. Eprouvant la douleur comme un mal indubitable, il ne peut lui venir à l'esprit qu'elle pourrait être un mal, qu'il dépend de lui qu'elle n'en soit pas un.

La douleur doit être envisagée subjectivement, elle est inséparable du sujet souffrant. D'après Leibniz, le mal qui frappe les humains est compensé par l'ampleur de l'univers et le nombre incalculable des globes. Il a une phrase admirable : « Saint Augustin, faute de savoir les découvertes modernes était bien en peine quand il s'agissait d'excuser la prévalence du mal. »

Contre ce confusionnisme axiologique, faut-il répéter, avec Pascal, que « tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits » ? « Pour l'homme qui sait regarder d'assez haut, toute réalité est vénérable, tout événement profitable », nous dit le père Sertillanges. « C'est la vision de l'unité qui manque à nos pauvres scandales. Un esprit de contemplation croyante nous en délivrerait. Il nous ferait entendre comme aux Anciens la Musique des mondes. »

Mais, si la souffrance des enfants est un mal absolu, cela signifie qu'on n'en peut changer la signification en la mettant en rapport avec autre chose ; la douleur isole, elle ne peut entre à titre de grandeur dans aucun calcul.

Nous savons que Dieu est juste, or les enfants souffrent (et, s'ils meurent non baptisés,

¹¹ *Journal de Mary Berg*, p.98.

sont voués à la damnation éternelle), dont ils sont coupables ; mais nous savons qu'ils sont innocents de toute faute volontaire, nous devons donc croire qu'ils naissent porteurs du péché originel, de la chute. « Nier le péché originel en présence de tant et de si grands maux qui accablent les enfants seraient en même temps nier la justice de Dieu. » (Saint Augustin)¹². Cette justification de Dieu est-elle satisfaisante ? Non, répondons-nous, avec Pascal : « Qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paraît avoir si peu de part qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût un être. » Certainement, rien ne nous plus que cette doctrine et si nous optons pour la religion chrétienne avec le dogme du péché originel, cette option religieuse sera de toute nécessité une option immoraliste.

N'oublions pas cependant l'autre voie : non celle du Dieu implacable, mais du Dieu d'amour et de miséricorde qui a souffert pour nous. « Le Christ justifie tout », nous dit Sertillanges : « Le monde et le péché, et la douleur et la mort... Tout est bien puisqu'il est. » Mais comment justifier les souffrances des enfants par celles de Jésus ? « Souffrir dans la communauté de la croix avec le Christ et dans le Christ », les enfants en sont incapables. Faut-il dire que, dans l'enfant souffrant, c'est le Christ même qui souffre, et qui est immolé et crucifié à nouveau ? Mais l'enfant n'en sait rien. La douleur du Christ ne doit pas d'ailleurs être comparée à celle de l'enfant ; sans doute elle fut immense, étant fonction de son amour infini pour les hommes, mais ELLE AVAIT AUSSI UN SENS EXTRAORDINAIRE ET IL LE SAVAIT. « Jésus est seul dans la terre, dit Pascal, non seulement qui ressente et partage sa peine, mais qui le sache : le ciel et lui sont seuls dans cette connaissance. »

Je dois donc refuser d'admettre la possibilité de la légitimité du supplice des enfants¹³. Or, croire en l'existence d'un Dieu créateur d'un monde serait admettre la possibilité de cette légitimité. Ainsi, d'un point de vue moral, je n'ai pas le droit de croire, je ne puis croire en Dieu. Il est donc moralement nécessaire de nier l'existence de Dieu¹⁴.

D'ailleurs, nous dit M. Conche¹⁵, la solution qui répond aux exigences de la raison pratique, « c'est qu'il n'y a pas de Dieu. Il est indubitable, en effet, que le supplice des enfants a été, et devait ne pas être, et que Dieu pouvait faire qu'il ne soit pas. Comme Dieu ne s'est pas manifesté dans les circonstances où moralement il l'aurait dû, s'il existait, il serait coupable. La notion d'un Dieu coupable et méchant apparaissant contradictoire, il faut conclure que Dieu n'est pas. (Chacun sent d'ailleurs qu'aucun Dieu digne de ce nom n'a pu être contemporain des camps de concentration). »

« Dieu n'est qu'un rêve : ce qui tient la place de Dieu, c'est un « je ne sais quoi » aux antennes innombrables tapi dans l'éternité comme un insecte monstrueux. Mais que dire du fidèle qui, tandis que les petits enfants flambent dans les torches, chante la gloire de Dieu ? « Ô Toi au-dessus de tout », « Dieu est joie, Dieu est amour ». Qui ne voit l'incroyable indécence, l'extraordinaire faute de goût ? On ne la sent pas ? C'est que le goût moral se forme et se fausse, comme le goût esthétique. On n'osera pas parler du « Dieu d'amour et de miséricorde » devant l'enfant torturé ? En ce cas, il faut n'en parler jamais... en laissant les enfants accablés de maux hanter notre imagination comme s'ils étaient là. »

Sur ce point, j'ai suivi de près l'article de M. Conche. Mais on peut penser, à juste titre, que la souffrance des adultes est elle aussi absolue, et par là même injustifiable. La donnée immédiate de la conscience est le « j'existe à part » ; comment alors le mal pourrait-il

¹² « Avec ce joug accablant qui pèse même sur les enfants, comment Dieu peut-il être juste si personne ne naît coupable ? »

¹³ Il va sans dire qu'il serait trop commode de faire intervenir une fois de plus le « mystère », notion commode, permettant de ne pas mettre en question des convictions bien assises. Cf., par exemple, l'emploi abusif de la notion de mystère chez Gabriel Marcel.

¹⁴ Cf. Kant : « Il est moralement nécessaire d'admettre l'existence de Dieu. » (*Critique de la raison pratique*).

¹⁵ M. Conche, professeur au lycée d'Evreux, a écrit un article dans une revue pour professeurs de philosophie qui a mis en fureur certains de ses collègues.

être détaché de l'être personnel qui le subit pour entrer dans quelque vaste balance de compensation et d'équilibre afin de servir à la gloire du Tout ? Les souffrances peuvent compter comme voies et moyens dans l'avènement du tout, non pas les hommes souffrants. La personne n'a plus de réalité ni de valeur si elle est réduite, ou si Dieu la réduit au rôle de Moyen.¹⁶

Non, décidément, plus je considère et plus il me faut nier, repousser cette idée gluante de Dieu. Et Dieu sait pourtant si j'y ai pensé. « Ceux qui croient en un Dieu, y pensent-ils aussi passionnément que nous, qui n'y croyons pas, à son absence ? » (J. Rostand¹⁷).

¹⁶ Cf. Etienne Borne, *Le Problème du Mal*, p.81.

¹⁷ J. Rostand, *Nouvelles pensées d'un biologiste*, Stock, 1947, p.40.

Réponse à M. Bonneau

Olivier Clément

Sans doute suffirait-il, devant le paradoxe du mal, d'évoquer le mystère de notre foi. Quelques remarques pourtant sont possibles :

1. *Ne serait-il pas contradictoire de mettre Dieu en accusation au nom d'un système de valeurs implicitement athée ?* Des enfants souffrent et meurent : c'est le comble de l'absurdité si la vie terrestre est la seule réalité, c'est-à-dire si Dieu n'existe pas. Mais si Dieu existe – et je parle, bien entendu, du Dieu vivant, du Dieu personnel de la Bible – vivre ne peut être rien d'autre que de participer à sa vie-même car lui seul, au sens plein, est le Vivant. C'est en Lui que s'ouvre pour nous la vie véritable. Dès ici-bas, certes, mais pas seulement : un destin spirituel infini s'ouvre à nous, nous attendons, nous préparons, nous pressentons parfois la Jérusalem nouvelle où Dieu lui-même « essuiera toute larme de nos yeux : de mort, il n'y en aura plus, de pleur, de crie et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé » (Apoc 21,4). La souffrance et la mort des enfants ne peuvent être un mal absolu que pour « ceux qui n'ont pas d'espérance ». Mais un chrétien sait qu'il y a pour ces petites âmes (baptisées ou non : l'Eglise les prend toutes dans sa prière) un « lieu de paix et de rafraîchissement » et que même la terre et ses fêtes leur seront rendues, transfigurées, lors de la résurrection des morts et de la manifestation du Royaume. « Oh que le Christ est admirable, s'écriait, à la fin du siècle dernier, un vieil homme qui était justement un « fol en Christ ». Il nous a créés du néant, il nous a appelés à la vie... et dans un temps relativement court, il nous revêtira de sa gloire, si bien que nous serons semblables au soleil ! Je pense qu'un jour viendra où toute créature sentira le Christ ressuscité. »

Ainsi, tentons d'être un peu plus logiques avec nous-mêmes. Ou bien nous refusons le Dieu vivant, le Christ vainqueur de la mort, le Royaume de Dieu. Dans ce cas, en effet, la mort des enfants est absurde. Mais nous n'avons personne à qui le reprocher. Et même si nous empêchons les enfants de souffrir et de mourir tragiquement, même si nous devenons tous très vieux et nous rassasions des biens de la terre (il n'en est point d'autres dans cette perspective), la mort subsistera – elle n'en sera pas moins horrible et absurde. Et nous n'aurons personne à qui le reprocher. Et même si la science finissait par nous assurer je ne sais quelle immortalité purement terrestre, la mort resterait en nous et entre nous, dans l'échec de l'amour, dans la nostalgie d'une impossible plénitude. Et nous n'aurions personne à qui le reprocher.

Si, au contraire, nous adhérons de tout notre être au Dieu vivant, au Dieu sauveur, ce n'est pas le spectacle de la souffrance et de la mort qui nous séparera de lui. Car la souffrance et la mort constituent la densité même de notre foi. C'est au fond de l'abîme que nous crions vers Lui. Et nos enfants assassinés, où les retrouverions-nous, *vivants et capables* de nous pardonner, sinon en Lui ?

Ainsi, n'est guère logique l'athée qui insulte Dieu au nom d'un désespoir dont la condition même est l'absence de Dieu. Mais au-delà de toute logique, si l'athée ne peut pas se taire et accuse, c'est peut-être que persiste en lui une foi secrète. « Tu ne me blasphèmerais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. »

On ne nie pas Dieu, en définitive, on le crucifie.

2. Notre auteur pose le « problème du mal » en termes philosophiques, et la plupart des réponses chrétiennes qu'il évoque sont des réponses philosophiques. C'est un fait que certains Pères de l'Eglise et surtout les grands scolastiques occidentaux se sont contentés de reprendre, en ce domaine, l'argumentation (admirablement stylisée par Plotin) des philosophes spiritualistes de l'Antiquité. On sait qu'il s'agit d'une argumentation

essentialiste : le mal n'est pas une essence, il n'est pas, c'est un simple manque, au reste inévitable pour que la création se distingue du Créateur. Disons-le tout net : cette argumentation est fort peu chrétienne. Pour le Nouveau Testament comme pour la spiritualité de l'Orient chrétien, le mal apparaît comme une tragédie inséparable du mystère de la personne et de la liberté. La chute revêt une portée cosmique et permet la domination du monde créé par le « Prince de ce monde » (2 Cor 4, 4). Le péché de l'homme, séparant en quelque sorte la création de son Créateur, a permis le règne des forces démoniaques qui se nourrissent sans cesse de ma révolte, de mon orgueil, de ma suffisance désespérée.

A cette tragédie du mal, il n'y a pas de réponse philosophique. La réponse, c'est Jésus crucifié, consumant à jamais en lui toute la souffrance du monde pour ouvrir à notre liberté (car sa victoire reste secrète : il faut l'amour pour la déceler) le Royaume de la vie totale. « Le mal commence sur la terre, mais il agite les cieux et fait descendre le Fils de Dieu sur la terre », a dit un prédicateur russe du siècle dernier. Nous pourrions insulter un Créateur impassible, un tyran qui nous enchaînerait arbitrairement à la faute de nos premiers parents, un bourreau qui nous condamnerait à vivre dans un monde de souffrance et préparerait pour la plupart d'entre nous un enfer éternel. Mais qui oserait insulter l'Homme des douleurs ? Notre liberté est tragique, insupportable, elle suscite la souffrance et la mort : *Dieu souffre et meurt*. Notre péché a fait naître l'enfer : *Dieu descend en enfer*. Ainsi la souffrance, la mort, l'enfer, et donc mes doutes, ma révolte, mon blasphème débouchent maintenant sur la Résurrection. J'insulte Dieu – je rencontre le Crucifié – par moi, pour moi : « Vois mes mains et mes pieds... Mets tes mains dans la marque des clous et dans la blessure de mon côté. Ne sois plus incrédule, mais crois... »

3. Derrière la souffrance et la mort des enfants que nous décrit notre correspondant, il y a donc le Christ qui ressuscite et les ressuscite... Mais cette plénitude du Royaume reste encore cachée. La réponse chrétienne au « problème du mal », c'est donc un appel à la sainteté, car la sainteté annonce, prépare et déjà manifeste le Royaume. Devenir saint, c'est se faire transparent à la vie nouvelle, à la vie libérée du mal que le Christ, avec l'infinie discrétion de l'amour, nous communique dans les « mystères » de l'Eglise. C'est engager contre le mal, ou plutôt contre le Malin, un combat spirituel « plus dur que la bataille d'hommes », afin de manifester dans le Saint-Esprit la victoire encore secrète du Seigneur. C'est construire le Royaume de Dieu où toute peine, toute séparation seront abolies. C'est dès maintenant alléger l'ambiance cosmique, faire rayonner la joie et la paix. La prière de l'Eglise, si nous la vivions de tout notre être, que de vaines souffrances elle éviterait ! Les spectacles d'horreur dont nos frères athées se scandalisent, ce ne sont pas contre Dieu qu'ils nous dressent, contre le péché. Notre réponse, c'est de manifester de toute notre prière et de toute notre vie Dieu qui meurt, l'homme qui ressuscite – « l'amour triomphant par le bois de la croix. » Alors, à notre tour, nous pourrons dire à notre frère athée ces paroles de Dostoïevski : « Si tu es athée et que tu éprouves des doutes, aime d'un amour actif et tu verras Dieu. »